

Entretien de Frédéric Chaubin, résident critique 2018/2019

En 2011, sous le titre *CCCP* (acronyme anglais de *Cosmic Communist Construction Photographies*), vous publiez aux éditions Taschen un « beau livre » associant photos et textes – un énorme succès de librairie. Ce travail donne lieu à d'importantes expositions à l'étranger : au Storo Front for Art and Architecture de New-York, au ZKM de Karlsruhe, à la Fondation pour l'architecture de Chicago, ou encore à Tokyo... . Vous êtes alors rédacteur en chef du magazine Citizen K : certains de ces reportages y ont d'ailleurs trouvé leur premier ancrage médiatique...

Pourquoi vous être intéressé tout particulièrement à cette période des années 1970/1990 et à cette aire géographique de l'Union soviétique et de ses satellites ?

J'ai découvert, de façon providentielle, une architecture « entre deux eaux » : déstabilisante parce qu'à la fois contemporaine et anachronique. Un vaste champ non-documenté du fait de la proximité chronologique et de son corollaire, l'absence de distance historique. J'ai donc saisi cet « effet d'aubaine ». De mon point de vue, cette architecture était annonciatrice de la fin de l'URSS.

Qu'est-ce qui vous a conduit à devenir photographe d'architecture ?

La recherche du temps perdu...L'architecture est affaire de traces et la photo d'architecture consigne les traces. L'architecture m'intéresse dans ce qu'elle propose au-delà même de son objet, en tant qu'expression culturelle et manifestation idéologique. Je suis obsédé par les manifestations résiduelles.

Cette longue recherche vous a conduit de la Crimée aux pays Baltes, de l'Ouzbékistan à la Biélorussie... Elle alimente chez vous un certain nombre d'hypothèses critiques, qui prennent leur source chez le philosophe René Girard. De quelle manière les outils conceptuels de ce penseur vous paraissent pouvoir s'appliquer à une réflexion sur l'architecture ?

La théorie girardienne, parmi d'autres outils conceptuels, étaye l'idée que l'architecture peut aussi être un lieu de conflit. Elle traduit tout au long de l'histoire les turbulences de l'époque. Elle en est le miroir. Sur la base, entre autre, de ce qu'il appelle le désir mimétique, René Girard permet une entrée originale dans le secret des articulations psychologiques propres à l'architecture et aux rivalités de style.

C'est là l'objet même de votre résidence critique, scandée par les conférences que vous donnerez tout au long de l'année à la Cité. Celles-ci s'appuient sur une riche iconographie, en partie constituée par vos propres photos d'édifices. Mais aussi sur le cinéma, un grand nombre d'extraits de films venant illustrer votre propos, je crois. Et enfin sur l'intervention de personnalités que vous inviterez à débattre à vos côtés...

Il s'agit, avec tous les risques que cela comporte, de tenter de révéler une certaine « face cachée ». Comment la dimension anthropologique altère-t-elle le fonctionnement de ces « purs esprits » que sont les architectes ? Où l'idéologie va-t-elle se nicher ? Cet exercice doit se pratiquer avec une liberté de jeu iconoclaste.

Déjà présenté en galeries à Paris et à Vallauris, votre actuel travail photographique propose quant à lui une lecture en quelque sorte « esthétisée » du patrimoine féodal européen...

Européen au sens large, en effet, puisque je me suis promené de la Finlande au Portugal et de la Sicile à l'Ecosse, pour saisir ces chefs d'œuvres de l'architecture médiévale. Il s'agit pour moi de réveiller des lieux-communs, de revivifier une singularité monumentale que la surexposition tend à affadir. L'effet de masse fait de loin en loin apparaître les convergences de mondes révolus. Et la juxtaposition, tout à coup, fait naître d'étranges connivences entre les formes les plus primitives et le brutalisme d'aujourd'hui.

Propos recueillis par Rémi Guinard